

L'Art Macabre

DANS LES SALLES DE GARDE

LE Moyen-âge, qui craignit la lèpre, la peste noire, la famine et l'enfer, porta à sa plus haute expression l'art macabre. Il entourait ses cimetières de lugubres danses macabres où, tour à tour, prêtres et paysans, nobles et vilains, guerriers et moines, femmes, enfants, tous enfin entraient dans la lugubre ronde.



En notre siècle, le ciel s'est découvert; on ne craint plus ni lèpre, ni famine, ni même, grâce aux vaccins bienfaisants, choléra et peste.

La désespérance de nombreux neurasthéniques, nous a rendu pessimiste, décadent, symboliste; le rire peut être sardonique, cruel, mais l'art macabre a disparu.

Non pourtant, il n'a point disparu, mais s'est réfugié à l'hôpital, dans la salle de garde. C'est là qu'il le faut aller chercher, si l'on veut connaître l'art macabre fin dix-neuvième siècle.

Il est né de la profonde impression que produit sur les artistes invités le spectacle des misères hospitalières.

Après les joyeusetés d'un repas en salle de garde, l'invité était entraîné par son ami à la contre-visite : il allait voir l'opération d'urgence. Son âme d'artiste était empoignée par la misère malade. Il prenait à ce spectacle nouveau pour lui un intérêt poignant, venait à la visite du matin, s'intéressait aux jeunes ouvrières anémiques, au travailleur épuisé, au tuberculeux qui s'effile, à l'alcoolique hurlant, au mourant même qui s'en va dans l'infini.

Et le contraste des joyeux propos de la salle de garde ravivait l'art ancien qui semblait mort, fini dans les terreurs du Moyen-âge : l'art macabre revivait.

Un artiste en fut surtout la puissante expression : Napo Français. Les internes d'il y a dix ans se rappellent ce garçon, jovial et bon, ayant toujours le mot pour rire, mais aussi le mot affectueux. Il était ami d'un de nos collègues, aujourd'hui médecin distingué, E. Dupré. Par lui il entra dans la salle de garde, par lui il devint ami de tous, assidu des hôpitaux.

Et son pinceau artiste illustra de beaux dessins, des aquarelles poignantes, et sa plume poétique versifia ce qu'il avait vu en commentaire à ses tableaux.

Aquarelles et poésies sont restées dans nos salles de garde, Napo Français, lui, s'en est allé dans ce grand tout dont il avait saisi si bien l'horreur. Il devint tuberculeux, tuberculose peut être attrapée dans la contemplation hospitalière, traîna quelque temps son mal en Algérie, puis revint mourir à Fontainebleau, à l'âge de trente-deux ans.

Ses œuvres vivent pour lui et feront toujours l'admiration des artistes.

Nous vous présentons aujourd'hui une aquarelle de cet artiste, vrai chef-d'œuvre, donné à E. Dupré, qui en fit don à la salle de garde de St-Louis.

La reproduction en rend mal la puissance, car elle n'indique pas les couleurs extrêmement suggestives.

Il illustre le sonnet matérialiste en contant la vie d'une cocotte. Celle-ci est dessinée vautre sur son lit de parade. Pour ne pas offusquer la pudeur de nos lecteurs, on l'a à moitié couverte d'un drap. La vérité nous force à dire que, sur l'original, elle est nue, vêtue de ses seuls bas noirs avec jarretières rouges. Un louis de vingt francs remplace la traditionnelle feuille de vigne.

Dans le fond de l'alcôve, une croix et une branche de buis indiquent que si elle s'est prostituée, elle n'en est pas moins restée pieuse.

Ce crâne que becquète un corbeau est celui d'un syphilitique pourvu de nombreuses exostoses. Il repose sur un traité médical et une ordonnance de sirop de Gibert signée Dupré.

A côté, la pipe, la blague à tabac, l'absinthe Pernod qui enivre.

Puis la lettre d'amour gît ouverte avec deux pensées et un revolver prêt pour le suicide.

Un gilet aux poches vides et retournées, une reconnaissance du Mont-de-piété, et un jeu de cartes.

En bas est l'autopsie, d'un hideux réalisme;



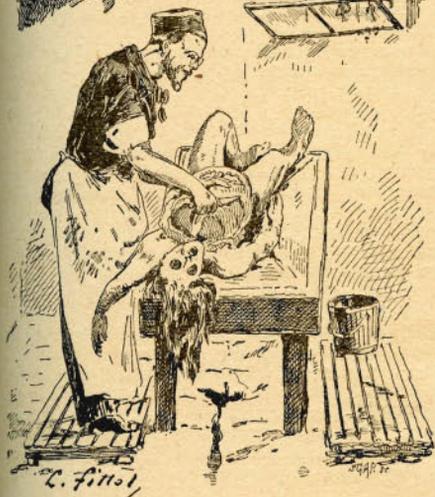
Sonnet

Du monde et ses secrets, je cherche la lumière,
N'y trouvant que la nuit, je reste mécréant,
En présence des corps, mes sens disent : « Matière ! »
Au mensonge de l'âme, ils répondent : « Néant ! »

Après la froide mort qui clora ma paupière,
Je n'ai foi qu'en la tombe où je girai béant,
Si mon esprit, vers Dieu, lève son aile altière,
Je retombe du ciel, comme fit le géant.

Mais devant cet abîme et ce gouffre sans bornes,
Devons-nous demeurer stupides, cois et mornes,
Maudissant le hasard qui dans l'œuf nous planta ?

Non ! mais pour compenser l'impuissance où nous sommes
Avant d'être des riens, soyons au moins des hommes.
Brevior hominum quam cornicum vita.



dans la salle à la basse lucarne ; Dupré, le couteau en main, examine les viscères.

A gauche de la prostituée est l'échafaud auquel le souteneur, coiffé du bonnet typique, a apporté sa tête. Le crâne tient le coutelas meurtrier et repose sur des lauriers cyniques. Des larmes abondantes en découlent et forment dans le bas du dessin un Océan (qui n'est pas figuré sur la reproduction), Océan de larmes sur lequel se couche le soleil, qui renouvelle toutes choses. Visions de misère, de suicide et de fin. Les pensers des étudiants sont heureusement plus joyeux. Après le premier choc au contact des visions terribles, l'accoutumance vient au cadavre disséqué, à la chair qui palpète sous le couteau, aux maladies qui creusent le visage.

Et loin de la salle d'hôpital et du service, on chasse les visions funèbres pour ne penser qu'à la vie qui chante toujours radieuse et belle.

Un autre peintre, Desfontaines, a interprété cette jeune exubérance de vie d'une façon amusante.

L'interne, le soir d'un festin, dort sur la table de la salle de garde sans souci de la chaise que, par moquerie, on a posée sur lui. Les bouteilles de champagne indiquent suffisamment d'où provient ce sommeil et des fumées de ce vin capiteux se dessinent dans l'air, vaporeuses silhouettes de femmes en attitudes provocantes.

Bouillonnement de la jeunesse, il s'imagine qu'il sera long, et déjà il est passé. Le voilà praticien respecté et père de famille, et de la fougue d'antan il n'a plus que vague souvenance.

Dr EIFER.